

et boisée. La population devait être nombreuse, à en juger par les feux que nous vîmes s'allumer sans cesse sur tout son littoral. Nous donnâmes à cette île le nom de votre Illustre Mère *, mais n'y débarquâmes point en raison du mauvais temps.

« Refuge », le très beau havre, et ses deux rois

Nous parvînmes ensuite à une autre terre, éloignée de quinze lieues de la susdite île, et y trouvâmes un très beau port ²⁷. Nous n'y avions pas encore pénétré que nous vîmes des indigènes, montés sur une vingtaine de barques, venir vers le navire avec des exclamations de surprise. A une distance d'une cinquantaine de pas, ils s'arrêtaient, considérant le bâtiment, nos visages et nos habits. Puis, en signe d'allégresse, tous ensemble poussaient un grand cri. Lorsque nous les eûmes rassurés quelque peu en imitant leurs gestes, ils s'approchèrent assez pour que nous puissions leur jeter des grelots, des miroirs et autres objets de pacotille. Ils prirent ces objets, les regardèrent en souriant et montèrent sans crainte à bord.

Parmi ces indigènes se trouvaient deux rois de la plus belle taille et de la corpulence la plus avantageuse. L'un d'eux était âgé d'une quarantaine d'années, l'autre avait vingt-quatre ans. Ils étaient vêtus de la manière suivante. Le plus âgé avait sur le corps une

*. Louise ²⁶.

26. Louise de Savoie (1476-1531), mère du roi. Ce serait l'île Blok, d'après BACCHIANI (*op. cit.*), mais GANONG (*op. cit.*, p. 183), reprenant une constatation faite par KOHL en 1869 (*Discovery of Maine*, p. 259), la juge trop petite pour être comparée à Rhodes et se rallie à son hypothèse de Martha's Vineyard.

27. Newport. La description de Verrazano s'applique à l'ensemble de la baie de Narragansett.

peau de cerf, habilement damassée de broderies. Sa tête était nue et ses cheveux noués sur la nuque. Une large chaîne ornée de nombreuses pierres de couleur entourait son cou. Le jeune roi était accoutré d'une manière analogue.

Cette race est la plus belle et la mieux policée que nous ayons rencontrée au cours de l'expédition. Plus grands que nous, les hommes ont le teint bronzé. Certains sont un peu plus pâles, les autres un peu plus colorés. Leur visage est allongé, leurs cheveux, dont ils ont le plus grand soin, sont longs et noirs. Leurs yeux sont noirs et vifs et leur physionomie douce et noble comme celles des sculptures antiques. Je ne parlerai pas à Votre Majesté des autres parties de leurs corps : elles sont dignes des hommes les mieux proportionnés.

Les femmes sont également bien faites et belles. Elles sont fort gracieuses, ont l'air agréable et l'aspect plaisant. Leurs mœurs et leur conduite sont, comme chez toutes les femmes, celles qu'inspire la nature humaine. Elles vont nues, comme les hommes, avec une simple peau de cerf brodée. Quelques-unes portent aux bras de superbes peaux de loups-cerviers. Leurs têtes sont découvertes et ne sont ornées que de tresses formées par leurs cheveux qui pendent de part et d'autre de la poitrine. Quelques-unes cependant coiffées à la façon des femmes de l'Égypte et de la Syrie : ce sont celles qui ont atteint un certain âge et sont mariées.

Hommes et femmes portent des pendants d'oreilles à la manière des Orientaux, notamment des lamelles de cuivre ciselé, métal que ce peuple met à plus haut prix que l'or. Ce dernier métal, en effet, n'est pas apprécié ; il est même tenu pour le plus méprisable à cause de sa couleur, le bleu et le rouge étant surtout goûtés. Parmi les présents que nous faisons à ces

indigènes, les grelots, la verroterie bleue et les colifichets à mettre aux oreilles et autour du cou étaient les plus prisés. Ils n'avaient aucune estime pour les draps de soie, d'or ou d'autre sorte et ne se souciaient pas d'en recevoir. Il en était de même des métaux tels que le fer et l'acier. A plusieurs reprises, ils témoignèrent qu'ils n'avaient pas d'admiration pour les armes que nous leur montrions. Ils ne nous en demandaient pas et ne s'intéressaient qu'à leur mécanisme. Ils ne se souciaient pas davantage de recevoir des miroirs : lorsqu'ils s'y étaient regardés ils nous les rendaient en riant.

Ces indigènes sont fort généreux et donnent tout ce qu'ils possèdent. Nous nous liâmes avec eux d'une grande amitié. La veille de notre entrée dans le port, comme le temps contraire nous faisait demeurer à l'ancre à une lieue en mer, ils vinrent au vaisseau avec un grand nombre de leurs barques. Ils avaient le visage peint de diverses couleurs et témoignaient que c'était là une marque d'allégresse. Ils nous apportaient aussi des vivres et leurs gestes nous indiquaient l'endroit par lequel nous devions pénétrer dans le havre sans danger pour le navire. Ils nous accompagnèrent jusqu'au moment où nous jetâmes l'ancre.

Quinze jours parmi les indigènes du « Refuge »

Nous séjournâmes en ce lieu quinze jours durant, nous y ravitaillant de beaucoup de choses nécessaires. Chaque jour, il venait du monde pour voir notre vaisseau. Les hommes étaient accompagnés de leurs femmes. Ils en sont fort jaloux, car, tandis qu'ils montaient à bord et y demeuraient longuement, ils obligeaient leurs épouses à les attendre dans les barques. Quelles que fussent nos prières et nos pro-

messes, nous ne pûmes obtenir qu'ils leur permettent de pénétrer dans le navire.

Il arrivait souvent qu'un des deux rois venait avec la reine et beaucoup de ses gentilshommes pour visiter suivant son plaisir. Il faisait halte à un endroit éloigné de nous de deux cents pas et nous envoyait une barque pour nous aviser de sa venue et nous informer de son désir de voir le navire, le tout par mesure de sécurité. Dès que notre réponse lui était parvenue, il venait à nous. Après être resté quelque temps à regarder, jugeant importuns les cris de l'équipage, il envoyait dans une barque fort légère la reine et ses suivantes se reposer dans une petite île éloignée d'un quart de lieue. Quant à lui, il demeurait longuement avec nous, nous entretenant par signes et par gestes des sujets les plus divers. Il examinait tous les engins du navire, nous demandant à quoi ils servaient, imitait nos habitudes et goûtait de nos vivres. Puis il prenait aimablement congé de nous.

Parfois, nos hommes séjournèrent deux ou trois jours dans un îlot proche du rivage, afin de s'y livrer à divers travaux de matelots : le roi y venait alors avec sept ou huit de ses gens, examinant ce que nous faisons. Il nous demanda à diverses reprises si nous comptions rester longuement en cet endroit et nous offrit tout ce dont il disposait. Afin de nous distraire, il se livrait à divers exercices avec sa suite, faisant des courses et tirant de l'arc.

A diverses reprises, nous fîmes des reconnaissances de cinq à six lieues à l'intérieur des terres. Nous y trouvâmes le pays le plus agréable et le plus favorable qui soit pour toute espèce de culture : blé, vin, huile. Il y existe des étendues de vingt-cinq et trente lieues accessibles de partout et complètement dépourvues d'arbres : elles sont si fertiles que toute graine doit y fructifier aisément. Nous entrâmes ensuite dans les

forêts : les traverser serait aisé aux plus importantes armées. Les essences d'arbres y sont le chêne, le cyprès et d'autres inconnues en Europe. Nous y trouvâmes des baies de Lucullus *, des prunes, des noisettes et quantités d'autres fruits différents de ceux de nos contrées.

Les animaux pullulent dans ces forêts. Ce sont des cerfs, des daims, des loups-cerviers, d'autres espèces encore. Les indigènes les prennent au moyen des lacs et des arcs qui sont leurs principales armes. Leurs flèches sont parfaitement travaillées ; à leur extrémité ils mettent, en guise de dards, des silex, des jaspes, des fragments de marbre et autres pierres coupantes. Ils se servent également de ces pierres, au lieu de fer, pour abattre les arbres et fabriquer leurs barques au moyen d'un simple tronc creusé avec une admirable habileté. Quatorze ou quinze hommes prennent aisément place dans ces barques. Des rames courtes, larges aux extrémités et mues par la seule force des bras, leur permettent d'aller en mer sans danger et aussi vite qu'il leur plaît.

Le pays du « Refuge ». — La plainte sicilienne

Allant plus loin, nous vîmes les habitations de ce peuple. De forme circulaire, elles ont de quatorze à quinze pas de tour. Formées de demi-rondins de bois, elles sont séparées les unes des autres sans aucun souci d'ordre architectural. Les paillassons habilement tressés qui les couvrent les abritent de la pluie et du vent. Il est certain que, s'ils possédaient notre technique, ils construiraient de grands édifices, car toute cette côte regorge de pierres bleues ou transparentes

* Ou Cerises.

et d'albâtre. Nombreux y sont en outre les ports et les abris pour les navires.

Les indigènes transfèrent leurs habitations d'un lieu à l'autre, suivant les avantages du site et le temps qu'ils y ont déjà passé. Ils emportent seulement les paillassons, ayant ailleurs d'autres demeures toutes construites.

Dans chacune de ces habitations vit le père et sa très nombreuse famille : nous vîmes en effet rassemblés dans l'une d'elles jusqu'à vingt-cinq ou trente personnes. Leur nourriture est semblable à celle des autres peuples de cette contrée. Ils mangent des légumes qu'ils cultivent avec beaucoup plus de soin que les autres peuplades, en tenant compte, lors des semailles, de l'influence de la lune, de la naissance de la Pléiade et de beaucoup d'autres règles indiquées par les anciens. Ils vivent vieux et sont rarement malades. S'ils sont blessés, ils se soignent eux-mêmes au moyen du feu, sans exhaler une plainte. Ils meurent généralement de vieillesse. Nous les croyons fort affectionnés et serviables envers leurs proches, car ils se lamentent fort durant les adversités dont souffrent ceux-ci et leur rappellent leurs félicités lorsqu'ils sont misérables. Dans les familles, quand l'un d'eux est sur le point de mourir, ses proches font entendre longuement la plainte sicilienne accompagnée de chants²⁸. Voilà ce que nous pûmes apprendre au sujet de ces peuples.

28. Cette plainte sicilienne est le *ripitiù* ou *ripito* encore usité dans les campagnes de l'intérieur de l'île, lors du décès d'un proche.